

EUGENE MOREL ET LES BIBLIOTHEQUES POUR ENFANTS

« Nous avons dit aux enfants : marchez devant, montrez-leur la bibliothèque nouvelle, la bibliothèque avec des fleurs, avec de belles images, et même avec des histoires qu'on raconte... expliquez à ces vieux qui ne veulent pas comprendre ! Vous ils vous écouteront. »

Eugène Morel. Discours prononcé à l'inauguration de l'Heure Joyeuse, à Paris, le 12 novembre 1924.

Aucun bibliothécaire ne peut rester indifférent au souvenir d'Eugène Morel (1869-1934) qui occupe une place exceptionnelle dans l'histoire des bibliothèques françaises tant par son action et ses écrits professionnels que par les conséquences de ses amitiés américaines dues à son admiration pour les « public libraries » d'outre-Atlantique.

Certes, son œuvre littéraire n'est pas à négliger. Il collabora, entre autres, dans sa jeunesse à la célèbre **Revue blanche** ; il dirigea pendant trois ans la **Revue d'art dramatique et musical**, et son théâtre, ses romans connurent une certaine notoriété. Mais cet aspect de sa personnalité ne peut qu'être évoqué ici, à l'exception toutefois d'une œuvre d'imagination, **Petits Français**, publiée dans son adolescence et qui mérite d'être rappelée à l'attention des éducateurs par son esprit contestataire avant l'heure. Violent réquisitoire contre l'éducation des jeunes bourgeois à la fin du XIX^e siècle, contre les horaires écrasants des petits lycéens, le manque de loisirs et d'exercice physique, la rigidité routinière de l'Enseignement supérieur, les méthodes pédagogiques étouffantes, la séparation des filles et des garçons et l'absence d'information sexuelle — causes de troubles profonds — l'isolement affectif des jeunes, la suffisance de la société dirigeante, tout y est dénoncé avec un mélange d'outrance et de lucidité qui réjouirait nos révoltés de 1968, favorisés pourtant par près d'un siècle de progrès.

Mais c'est son œuvre en faveur des bibliothèques qui vaut à Eugène Morel la reconnaissance des bibliothécaires et plus particulièrement de ceux orientés vers le service du grand public, dont il sut éclairer la conscience.

Pour bien comprendre son action, il faut se reporter au début du siècle, alors que jeune bibliothécaire à la Bibliothèque nationale il constatait le retard pris par nos bibliothèques, autrefois parmi les premières du monde. « Etrangères à la vie active, moderne, à l'évolution des idées, des faits et des besoins, enlisées dans des formules désuètes et des habitudes insupportables, elles attendaient sans impatience les réformes indispensables. »* Les « populaires », entre autres, continuaient à offrir à la grande masse des lecteurs leurs tristes collections derrière des grillages ou des barrières, et l'armoire-bibliothèque fermée à clé, l'étagère à livres suspendue au mur d'une classe semblaient toujours — quand elles existaient encore — suffire à l'appétit des enfants.

A ces conceptions surannées, Eugène Morel opposait la « Free public library » partout répandue aux Etats-Unis et en Angleterre, avec ses services pour le prêt — le travail sur place — la lecture des périodiques — les enfants, organisme aujourd'hui bien connu et souvent imité, mais qu'ignorait alors la quasi-totalité des bibliothécaires français.

* E. Coveque : « Un grand bibliothécaire français : Eugène Morel ». Revue du livre, avril 1934. Ernest Coveque, son compagnon de lutte, qui fut Inspecteur des bibliothèques de la Ville de Paris, écrivit cet article au moment de sa mort.

Dans **Bibliothèques** (2 vol. Mercure de France, 1908) et dans **La Librairie publique*** (Colin, 1910) combien d'exemples n'offrait-il pas, chiffres à l'appui, coupant les descriptions de remarques personnelles et de comparaisons avec nos institutions ! Il semblait s'émerveiller encore de toutes les informations qu'il avait pu recueillir sur l'organisation efficace, les collections étendues et variées, les crédits importants, les tâtonnements fructueux, générateurs de progrès. Il ne tarissait pas sur les initiatives du personnel dont « le zèle ne s'exerçait pas à vide, dans un esprit vieillot », comme en France « où tout est empêtré d'administration ». Quant à l'importance donnée aux salles de périodiques, c'était pour lui le moyen de maintenir l'indépendance d'opinion et d'annihiler la puissance de l'argent et de la réclame...

Mais dans une revue consacrée aux livres et aux bibliothèques pour enfants, il paraît plus intéressant de rappeler quelques observations et idées de ce précurseur sur ces matières, et de laisser d'autres, moins spécialisés, donner une vue plus complète de son œuvre.

Si la lecture récréative, bien sûr, ne le laissait pas indifférent, c'est la place profondément originale prise aux Etats-Unis par les bibliothèques dans l'enseignement qui semble avoir le plus retenu son attention. Il expose dans **La Librairie publique** la méthode utilisée dans les sections pour enfants dès 1900 et les réflexions qu'elle lui suggère. Il a paru particulièrement opportun d'en donner un aperçu.

« L'enseignement par la librairie, écrit Eugène Morel en 1910, a pris depuis dix ans en Amérique une importance capitale, déterminant un changement du système éducatif plus grand que ne serait chez nous la suppression du baccalauréat, des prix ou du latin. Partout la librairie publique contient une salle pour la jeunesse...

L'on demande aux librairies d'enseigner deux choses : 1° pousser à fond une étude, suivre docilement, progressivement, complètement un chemin choisi, et 2° choisir par soi-même : les fautes de l'élève lui seront profitables ; il doit prendre l'habitude de ne s'en remettre à personne.

Loin d'enfermer l'enfant dans un livre, l'unique livre, bréviaire que l'Etat ordonne à l'instituteur afin qu'il l'ordonne aux enfants, les Américains appliquent la méthode dite **séminaire**, qui consiste à présenter à l'enfant plusieurs livres à comparer, avec mission de dégager lui-même l'opinion qu'il croit juste.

Tout un ensemble de mesures sont prises pour habituer l'enfant à la recherche personnelle du livre qu'il doit lire : 1° Visites collectives à la librairie ; 2° Prêts spéciaux aux professeurs de lots de livres qui resteront un mois dans la classe ; 3° Achats de livres complémentaires du cours, prêtés trois mois aux écoles ; 4° Visites du bibliothécaire aux écoles ; 5° Les livres intéressants certains cours sont achetés en double ou soustraits un temps au service public ; 6° Exposition dans la librairie de gravures et documents illustrant les cours ; 7° Prêts spéciaux pour les vacances d'été ; 8° Préparation de listes de livres pour les devoirs et pour les débats scolaires ; 9° Livres d'images prêtés aux écoles maternelles ; 10° Certains rayons de la librairie sont désignés comme **propriété** de tel maître, qui y place les livres qu'il recommande...

L'abus du livre en général est néfaste, et notre enseignement en est pourri. Ceux qui s'attendent à trouver ici un panégyrique du livre en soi se trompent d'auteur. Je crois que la botanique s'enseigne mieux dans les bois, l'agriculture aux champs, la médecine à l'hôpital, l'histoire d'après les monuments, les langues vivantes en parlant, et la littérature... en lisant et relisant des livres.

Il ne vient à l'idée de personne, là où elle existe, que la **Public Library** donne un savoir livresque, qui remplace l'expérience. C'est le contraire. Elle multiplie les expériences. Elle apporte des faits et encore des faits à l'expérience de chaque jour. Elle renseigne sur tout et l'actuel y domine. Elle renseigne ? Pas absolument. Il faut y aller, faire effort. Elle vous donne les moyens de vous renseigner vous-même...

La littérature même peut devenir, entendez bien, leçon d'expérience et non savoir livresque, pourvu que l'élève soit libre, choisisse lui-même et lise en entier, pour dire ce qu'il a lu, lui et non un autre.

Je me reporte aux années de lycée, et ce mot : lire en cachette me fait rêver. Oui, à toutes les classes nous lisions en cachette. Oui, et il y avait deux sortes d'élèves, ceux qui lisaient en cachette et apprenaient quelque chose, et les autres, qui n'apprenaient rien. J'eus une année un rare professeur, M. Ernest Dupuy, dont la classe consistait souvent à faire une rafle dans les volumes de nos serviettes, cachés d'ailleurs exprès pour qu'il les trouve, et à causer sur ceux-là, non sur ceux du programme. J'ignore si, devenu inspecteur de l'Instruction publique, il a appliqué cette méthode, mais je sais qu'il la dut modifier à la suite d'une inspection de M. Eugène Manuel, celui qui a une statue et qui fit de si mauvais vers. Il nous dicta et nous écrivîmes un cours de littérature grecque, latine et française, en dix leçons...

Le mot **cours** devrait être banni de tout l'enseignement secondaire, et de la plus grande partie du supérieur. La classe est assez remplie par les expériences, explications au tableau, exercices. Si quelqu'un doit faire un cours, ce n'est pas le professeur, c'est l'élève. Un cours bien fait profite à celui qui le fait. Là encore la méthode est précieuse, qui consiste à envoyer étudier les élèves dans les bibliothèques publiques, et à leur faire faire la leçon tour à tour...

Mais cet usage des livres, il faut l'apprendre. Ce soin de l'enquête personnelle, qui ne demande pas son chemin quand il y a des cartes, il faut l'inculquer. Encore faut-il savoir lire une carte...

Très jeune, l'enfant doit être dressé à manier un catalogue, choisir ses livres... Le devoir d'histoire est de rechercher les faits se rapportant à tel monument, costume, ou objet vu dans une promenade. Une expérience de physique ou de chimie est faite ? L'élève est invité à la refaire lui-même. Mais on ne lui en donne pas d'abord l'explication. Il la cherchera lui-même, dans des livres. Et c'est lui qui devra formuler, autant que possible, la loi qui préside à cette expérience qui l'a tant étonné à la dernière leçon. Tel est tout au moins le principe directeur. Il s'inspire d'une vérité bien simple : nulle mémoire ne suffit plus à l'encyclopédie humaine. Le bourrage intellectuel pour examens est condamné. Il ne s'agit plus de tout savoir, mais de tout pouvoir apprendre...

L'instruction aujourd'hui doit consister essentiellement à savoir trouver les moyens de s'instruire...

La recherche est faite librement soit dans des catalogues systématiques ou encyclopédies diverses, soit sur place... Nous soulevons ici une question grave, qui a été très discutée à l'étranger. En France, l'on rit à la seule idée de laisser le public, que dis-je, des enfants trifouiller dans les magasins de livres. Au lieu de rire, apprenons. Les bibliothèques où ce système fonctionne à la satisfaction de tous sont plus de mille dans le monde. Ce système, l'**open-shelf**, ne peut pas s'appliquer partout... mais il est la normale, c'est une des conditions majeures de l'instruction par les livres...

Ce sont les femmes qui ont le plus contribué à l'extension éducative des bibliothèques, surtout pour les très jeunes enfants... Grâce à M. Carnegie il existe une école spéciale de bibliothécaires pour la jeunesse...

L'activité spéciale des bibliothécaires pour la jeunesse se porte sur le **choix**. Contrôle et guide nécessaire dans le choix des livres. Voilà de quoi verser beaucoup d'encre. La France est en plein dans les querelles à ce sujet. Il faut beaucoup de tolérance et de concessions pour établir un régime accepté de la grande majorité. On y arrive pourtant... Les femmes ont accaparé toute l'influence sur ces bibliothèques de jeunesse, mais il faut convenir que leur influence a été constamment exercée dans le sens d'une littérature saine, simple d'expression, naturelle et opposée au « sensationnalisme », à la vulgarité et aux anormalités de toute sorte...

La section juvénile [est] chargée d'apprendre à l'enfant le chemin de la maison où toute la vie il trouvera à s'instruire, à se distraire, à parfaire son métier... Elle n'est pas « scolaire », la besogne de l'enfant qui en lisant s'affranchit de son maître et s'enseigne lui-même...

La plus grande utilité des librairies pour l'éducation, nous ne l'avons pas dite, et nous la dirons pour conclure. C'est en se promenant librement parmi les livres que l'enfant a plus de chance de décider intelligemment de sa vocation... Vous le savez, vous qui avez trouvé votre voie en parcourant de vieux livres dans quelque bibliothèque de province, de château, de lycée. Et vous pour qui des parents ignorants de vos goûts et de vos aptitudes et ne sachant de la carrière qu'ils vous destinaient que la réussite d'un tel et le costume qu'on y porte, ont décidé de votre vie. Si vous aviez su ! Si vous aviez eu des livres neufs, pour vous renseigner sûrement, par vous-même, à l'âge où éclôt la réflexion, si au lieu de conseils ignares et vaniteux, vous aviez lu vous-même l'expérience imprimée, qui précise les rêves et tâte pour vous l'avenir... »

Voilà donc ce qu'écrivait Eugène Morel au début du siècle, encouragé par certains, essayant le plus souvent indifférence, scepticisme, voire sarcasmes.

Il fallut attendre, vers les années 20, les créations américaines en France — auxquelles il fut mêlé — pour voir s'éveiller à l'égard de l'institution nouvelle un intérêt annonçant des réformes.

Quant aux bibliothèques pour enfants, il fallut attendre — à quelques exceptions près — 1945, de timides efforts vers une pédagogie moderne et les encouragements de l'Inspectrice Odette Brunschwig pour que leur utilité dans l'enseignement fût démontrée. Il fallut attendre une initiative privée pour qu'en 1965, une construction enfin bien comprise pût rivaliser avec les plus belles réalisations étrangères pour enfants.

Et la formation des bibliothécaires spécialisées ? Là encore il fallut attendre. Dès 1910, Eugène Morel avait organisé à l'Ecole des Hautes Etudes sociales un cycle de conférences d'information dans lequel les enfants n'étaient pas oubliés. Il avait contribué, en 1923, à la création de l'Ecole américaine de bibliothécaires dont le programme comportait des cours sur les bibliothèques et la littérature enfantines, et l'Heure Joyeuse, presque dès sa fondation, avait institué un enseignement sous ce rapport. Pourtant un certificat officiel ne fut créé qu'en 1953 grâce à l'autorité de M. Julien Cain, encore qu'il couronnait seulement le degré inférieur de la formation professionnelle, et ce n'est que récemment qu'un embryon d'études sur les problèmes de l'enfance a pénétré dans l'enseignement supérieur des bibliothécaires.

Pendant ce temps, les bibliothèques pour enfants se généralisaient dans l'Europe du Nord et de l'Est, Londres reconstruisait l'une après l'autre ses bâtisses souvent vieilles d'un siècle, encore enviables, et y faisait une place plus large aux jeunes ; les Etats-Unis continuaient à perfectionner leurs méthodes...

Mais les bibliothécaires français sont maintenant bien informés. Liés par les retards accumulés, la lourde tâche à accomplir et les faibles moyens dont ils disposent, ils n'ont guère envie de rire. Jamais le nom d'Eugène Morel n'a autant résonné dans les réunions ou revues professionnelles, et aucun confrère, même heurté par un ton polémique un peu vif, ne songerait à écrire comme l'un d'eux, il y a soixante ans, après lecture de **Bibliothèques** : « La plaisanterie dépasse les bornes. »